Huitième année. — N° 326 — On s'abonne aux Bureaux du Journal, 17, RUE DE L'ANNONCIATION, à PARIS et dans tous les Bureaux de Poste — SAMEDI 15 NOVEMBRE 1914

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

TÉLÉPHONE : PASSY 48-11

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice-fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ETRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ETRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

Les Françaises pendant la guerre. Ce qu'elles font. Ce qu'on fait pour elles.

Pendant la durée de la guerre LA FRANÇAISE *sera vendue au n* **0.05** *au lieu de 0.10.*

LA Mobilisation des Femmes

Après des vacances prolongées un mois au delà du terme habituel, si *La Française* reparaît aujourd'hui, ce n'est point dans tout l'esprit qui l'anime d'ordinaire.

Tant que durera l'épreuve dont souffre notre pays, il ne sera permis à personne d'y parler de ses droits. Nous n'avons plus envers lui que des devoirs. Le souci des droits de la femme passe au second plan de notre programme. Jamais, nos lecteurs le savent, nous ne nous sommes désintéressés de ses devoirs. Les rappeler, dire comment ils sont et doivent être remplis à l'heure présente; dire comment s'affirme, dans les tâches actuelles, la solidarité des sexes que nous avons toujours prêchée et servie, devient notre entière préoccupation.

Les plus hauts, les plus réconfortants exemples sont donnés depuis trois mois; ils doivent être connus, afin de porter, après leurs résultats pratiques, leur fruit de beauté : l'admiration d'où s'élance plus vivace et plus chaud le courage du bien. Une foule de bonnes volontés incertaines demeurent inutiles. Puisse *La Française* aider à les orienter. Et puisse-t-elle, si toutefois il est quelque part des abstentions indifférentes, égoïstes peut-être, les emporter dans le grand courant du sacrifice national.

Toutes les pensées, tous les actes des Françaises comme des Français doivent être, en ces jours, tournés vers la défense de la France.

Aux femmes, puisqu'elles ne sont point soldats, revient le soin et de servir les soldats, et de remplacer, dans les tâches civiles, les hommes qui les ont quittées, peut-être aussi d'autres qui les tiennent encore et qui deviendront nécessaires, soit au relèvement, soit au remplacement, hélas ! des combattants actuels.

Servir l'armée qui sert pour nous; maintenir ce qui se peut de la vie sociale et préparer pour l'heure attendue sa pleine reconstitution, la tâche est immense et minutieuse; elle veut d'innombrables et patients concours. Aucune femme digne de ce nom n'en doit rester dehors; tous les hommes, libres du devoir militaire, y doivent travailler avec elles.

Servir l'armée ! Dès le premier instant des femmes y ont été prêtes. Nos blessés le constatent sans cesse; et aussi les valides, pour qui tant de mains féminines effectuent l'indispensable multiplication des effets.

Des infirmières, des couseuses, des tricoteuses, et de sûres et d'habiles, il ne saurait y en avoir trop, si on songe à la durée possible de la guerre. Nous nous efforcerons d'indiquer tout ce qui, dans ces deux ordres, se fait ou pourrait se faire pour que l'action soit à la hauteur des besoins.

C'est servir l'armée encore que se dévouer aux familles délaissées par les soldats. Les pouvoirs font pour elles un grand effort. Suffit-il à tous les besoins essentiels? Ils savaient d'avance le contraire ceux et celles qui ont fait surgir une soudaine et vaste organisation de secours aux mères et aux enfants. Apprendre aux uns comment s'y rallier pour agrandir son pouvoir, aux autres comment ils peuvent en bénéficier, nous le ferons jour à jour.

Enfin, nous nous efforcerons de suivre la lutte entreprise contre les maux divers issus de la guerre et dont le principal est la désorganisation du travail. Rien n'est plus digne d'appeler l'attention et l'aide que les efforts tentés pour remédier au chômage et particulièrement au chômage féminin.

En un mot, *La Française* se donne pour tâche de signaler toutes les actions, de servir toutes les initiatives, toutes les idées, petites ou grandes, soit utiles à la vie matérielle du pays dont l'ordre est une garantie du succès final; soit bonnes pour la vie morale qu'il est indispensable de maintenir à la hauteur des renoncements imposés par la grande épreuve.

Nous espérons que cette intention ne paraîtra point vaine, qu'à tous, comme à nous mêmes, se montre la nécessité d'élargir encore, de fortifier le dévoûment né du danger de la patrie.

Jane Misme.

QUELQUES AVIS SUR LES Françaises et "La Française"

Nous avons demandé à quelques grandes personnalités leur avis sur notre intention de faire reparaître en ce moment notre journal et sur le caractère à lui donner. Voici les réponses que nous avons reçues :

Vous avez raison de faire reparaître *La Française* et encore plus raison de dire qu'en ce moment le seul des droits de la femme dont vous tenez à parler, c'est le droit de servir l'armée, le droit de participer à la défense nationale, le droit de se dévouer elle aussi à la patrie. N'essayez pas d'énumérer les formes sous lesquelles se fait ce que vous appelez la mobilisation des femmes. Depuis la femme qui se présente aux envahisseurs dans une ville en feu avec ce simple mot : « Le Maire, c'est moi », jusqu'à l'infirmière religieuse ou laïque qu'une balle ou un éclat d'obus remercie de son dévoûment, depuis la mère qui s'ingénie à faire vivre le pauvre ménage dont le chef est là bas jusqu'à l'épouse qui en le conduisant le jour du départ a su retenir ses larmes tant qu'il pouvait les voir; elles ont d'innombrables manières de faire ce que vous appelez leur devoir. Laissez les suivre leur inspiration. Pour elles, tout au moins, le mot de Vauvenargues est vrai à la lettre : « Les grandes pensées viennent du cœur ».

Ferdinand Buisson.

Il est opportun que *La Française* reparaisse et devienne l'organe de toutes les initiatives patriotiques des Françaises. Comme les socialistes auxquels vous apparente votre idéal de « plus de justice », vous reprendrez plus tard, après la victoire nationale, votre belle campagne de revendications qui aura alors les chances les plus décisives d'aboutir enfin.

Romain Coolus.

Il est clair que *La Française*, organe des légitimes revendications féminines, ne peut pas se désintéresser des obligations féminines, si particulièrement impérieuses à l'heure tragique et grandiose que nous traversons.

Ils auraient bien mal compris vos tendances et la haute valeur morale de votre action, ceux qui auraient douté que vos campagnes en faveur de l'élargissement des droits de la femme n'impliquaient pas en même temps l'élargissement de ses devoirs. N'est-ce pas pour mieux « servir », pour accomplir sa destinée tout entière que la femme aspire au développement de sa personnalité affranchie.

C'est dans les moments de détresse et de mort qu'elle peut et doit montrer ce dont sont capables ses dons merveilleux, de grâce dans la bonté, d'énergie dans le dévouement, d'ingéniosité dans le sacrifice. Et elle nous donne, en effet, aujourd'hui un émouvant spectacle. Combien de mères, combien d'épouses dont la tendresse se croyait égoïstement enfermée dans le cercle familial, et qui ont oublié leurs propres angoisses, leur deuil même, pour voler au secours de ceux qui souffrent, pour consoler ceux qui pleurent, pour donner l'exemple du courage et de la générosité.

Vous avez raison de faire connaître les actes de dévouement féminin. Ils ne manqueront pas de susciter d'autres dévouements chez celles qui s'ignorent encore. Vous avez raison de chercher à orienter les bonnes volontés hésitantes. Vous avez raison de faire une sorte de quête d'idées pour utiliser au mieux les zèles inemployés. J'applaudis de tout cœur à votre programme de temps de guerre.

Gaston Deschamps.

Je souhaite grand succès au projet que vous avez bien voulu me faire connaître, d'employer votre journal *La Française* à servir la France, — à si juste titre.

Paul Hervieu.

Je ne puis qu'approuver hautement, à une heure où la femme française se dévoue si entièrement, votre projet de contribuer dans votre intéressant journal, à servir toutes les idées utiles à la vie matérielle et à la vie morale du pays. Les voix individuelles comptent bien peu en ce moment, puisse la mienne vous apporter cependant mes sympathies et mes vœux.

Paul Margueritte.

Mon opinion sur le rôle des femmes pendant la guerre? c'est bien simple. De même qu'on a dit, en politique, les hommes votent mais les femmes vont voter, de même en guerre on peut dire : les hommes se battent, les femmes font qu'ils se battent bien. On se bat bien parce qu'on lutte pour elles et pour leurs enfants, parce qu'on est réconforté par leur tendresse, et, blessé, par leur sollicitude, parce que leur sourire est une consolation et leur baiser une récompense.

Théodore Reinach
Chef d'escadron à Belfort

Votre programme est celui qui convient en ce moment. Les femmes peuvent faire beaucoup pour atténuer les souffrances actuelles et aussi pour faire reprendre la vie économique du pays. Si l'on avait mieux préparé leur mobilisation sociale, la plupart des places des combattants, auraient été tenues par des femmes, et le pays, continuant une vie normale, aurait eu sa force de résistance accrue. Je suis avec vous et je collaborerai à *La Française*.

Dr Toulouse

LES DISPARUS
M. ÉMILE DARNAUD

Nous ne voulons pas laisser paraître notre journal sans rendre un suprême hommage à un de ses premiers et fidèles amis, M. Emile Darnaud. M. Emile Darnaud a terminé, à 89 ans, une vie tout entière consacrée aux nobles luttes.

Avocat, ancien capitaine aux zouaves de la garde, après une brillante carrière militaire, il fut blessé, en 1870, aux combats de Champigny et de Buzenval. Il n'a cessé, après sa retraite, de collaborer activement à l'œuvre politique et sociale. Il était encore, il y a deux ans, maire de son village de Roquefixade, dans l'Ariège. Féministe ardent, il est resté jusqu'à son dernier jour en rapport avec les sociétés militantes. Il emporte les regrets de toutes celles parmi nous qu'il se plaisait à suivre et à encourager.

Le Vêtement du Soldat et le Chômage féminin

Les hommes sont au service et, dans les pays en guerre, dans les pays neutres en armes, et un peu partout ailleurs la vie économique est réduite au minimum. Le gain du mari manque à la famille; et les femmes mariées ou non, sont elles-mêmes, en masse, privées de leurs gains propres.

Les nations en guerre et les pays en état de mobilisation ont dû parer à ce malheur en allouant aux femmes de militaires des secours permanents. La ville de Paris, aidée pour un tiers par l'Etat, complète cette mesure en accordant le même secours à toutes les autres femmes lorsqu'elles sont sans travail. Allocations militaires, secours de chômage, sous ces deux formes des millions de femmes acquièrent chaque jour un gain contre lequel on ne leur demande aucun travail.

Ce gain est minime, insuffisant souvent à couvrir les dépenses indispensables. Dans un nombre immense de cas, cependant, il apparaît assez avantageux pour que le bénéfice en soit recherché de préférence à celui du travail, ou pour que les bénéficiaires dédaignent d'y ajouter le moindre supplément qu'il leur faudrait échanger contre un peu de peine.

Pour Paris, au moins quant au secours de chômage, il est possible de remédier aux conséquences que ce système de dons peut avoir sur la moralité publique, et que redoutent les pouvoirs publics et, avec eux, tout ce qui réfléchit en France. Que des femmes puissent s'habituer à obtenir de l'argent sans rien faire, qu'elles disposent de loisirs plus funestes en ce moment que jamais, il se crée là un danger évident.

Ne semblerait-il pas cependant que le chômage féminin, dans toutes les professions et tous les métiers, devrait être atténué par le développement, énorme nécessairement en temps de guerre, des industries de l'habillement, modistes, usinières, ménagères, professeurs ou artistes, toutes les femmes plus ou moins savent coudre. Les pouvoirs pourvoyeurs des armées, ne devraient-ils point fournir à toutes du travail, au paiement duquel auraient été attribués les millions de l'indemnité de chômage. En principe oui : En fait, l'organisation nécessaire demanderait sans doute un effort impossible. De plus, pour payer le travail son prix normal, pour fournir à ce travail tous les matériaux nécessaires, l'Etat ne serait pas assez riche. Il arrive donc que l'armée continue à donner ses commandes à des concessionnaires qui les distribuent à leur gré pour des prix de façon infimes. Il arrive aussi que le total des commandes de l'Etat ne fournit point, et dans les délais voulus, le nombre d'effets nécessaires à la vêture convenable et confortable des soldats.

D'un côté les soldats souffrent du froid ou de la malpropreté parce qu'on ne travaille pas assez pour eux. De l'autre des femmes reçoivent de l'argent sans travailler.

Quel remède à ce mal? Comment tout de même trouver ce remède dans l'emploi des fonds de chômage, afin qu'ils ne constituent pas un dangereux gaspillage.

Transformer le don gratuit en bon de travail selon le système des œuvres d'assistance par le travail? On y a, dès le début, pensé et le Ministère du travail a examiné cette solution. Elle est trop compliquée, paraît-il, pour être résolue en temps utile.

Une idée ingénieuse est venue à un des hommes pour qui la question s'est posée. Le XVI[e] arrondissement est un de ceux où l'organisation des secours a été la meilleure. C'est aussi un de ceux dont les ressources sont le plus larges car il abrite relativement beaucoup de riches et peu de pauvres. Des tentatives irréalisables ailleurs y deviennent possibles.

Le maire M. le Dr Bouillet, a donc jugé qu'il était de son devoir de tenter une expérience qui, si elle réussissait pourrait donner la plus précieuse indication. Il y fallait, dès le début, une somme importante. Elle s'est trouvée dans les fonds recueillis, sous le patronage de la Mairie, par l'Union des œuvres de l'arrondissement. L'expérience est commencée ; elle promet de réussir assez pour intéresser les pouvoirs afin qu'ils aident à la propager.

Il s'agit tout simplement d'organiser une sorte d'Assistance par le travail, en fournissant à toutes les ouvrières, obligées de recourir à l'allocation de chômage, une tâche de quelques heures par jour, soit chez elles, soit dans des ouvroirs. Les Commissions de chômage qui, animées de la crainte d'encourager l'oisiveté, laissent désirer ou mesurent le plus possible le secours et le réduisent courageusement de 1 fr. 25 à 50 centimes, se sentiront mieux disposées à des attributions plus larges si elles savent que, à ce don, correspond un réel service : la tâche acceptée de bon gré par les bénéficiaires en faveur du trousseau des soldats. La mairie a donc fait, avec les fonds de l'Union centrale, l'emplette d'une quantité considérable de tissus destinés à la confection de sous-vêtements qui seront distribués gratuitement aux soldats. Une administration de volontaires s'est formée pour la coupe, la distribution du travail, les écritures; la salle des fêtes s'est transformée en atelier, un appel a été adressé aux femmes et l'œuvre fonctionne. Afin de produire le maximum d'objets et d'occuper le maximum d'ouvrières, elle prend déjà les commandes de l'intendance ou de ses intermédiaires, dont le montant est employé à acheter des tissus nouveaux pour les vêtements que l'œuvre donne gratuitement à l'armée. Elle arrivera ainsi à entretenir un courant très important de travail. Nous ne pouvons faire mieux pour en démontrer le double but, que de reproduire l'affiche qui fait appel aux concours du public et des travailleuses. La voici :

Union centrale des Œuvres d'assistance du XVI[e] Arrondissement

Aux périls si vaillamment affrontés par nos soldats, sur les champs de bataille, viennent maintenant s'ajouter pour eux les dangers et les souffrances de l'humidité et du froid.

Ils risquent à chaque instant leur vie pour nous défendre, à nous, au moins, de les garantir contre les intempéries redoutables de l'hiver qui multiplient les maladies, qui aggravent les blessures.

Au nom de l'« Union centrale des Œuvres d'assistance du XVI[e] », nous adressons le plus pressant appel à la population pour qu'on nous envoie, *à la mairie*, des vêtements chauds, des lainages qui seront immédiatement portés et distribués aux combattants, ou des dons en argent pour en faire fabriquer.

Que toutes les femmes travaillent pour nos soldats.

Qu'elles contribuent, chacune selon ses moyens, à cette œuvre patriotique dont nous sentons tous l'impérieuse nécessité. Qu'elles confectionnent, chez elles ou dans des ouvroirs, des sous-vêtements chauds et du linge : gilets de laine, chemises, caleçons, chaussettes, flanelles, ceintures, plastrons, tricots, etc...

Nous demandons particulièrement aux ouvrières qui touchent le chômage et sont, par conséquent inoccupées, leur active collaboration. Elles seront fières de pouvoir venir en aide à nos soldats, montrant ainsi, en même temps, le grand désir qu'elles ont de travailler et combien elles méritent que les secours de chômage leur soient intégralement maintenus.

Elles trouveront de l'ouvrage tout préparé, à la mairie, dans la grande Salle des Fêtes, spécialement affectée à « l'Œuvre du Travail à domicile pour nos soldats », aux jours ci-après indiqués :

Lundi : de 2 heures à 4 heures, pour le quartier d'Auteuil-Point-du-Jour.

Mercredi : de 2 heures à 4 heures, pour le quartier de la Muette.

Vendredi : de 2 heures à 4 heures, pour les quartiers de Chaillot et Porte-Dauphine.

Le Maire,
Président de l'Union centrale,
Dr Pierre Bouillet.

Dès maintenant, nous pouvons dire que cet appel a été parfaitement compris et que l'œuvre promet de se développer largement non seulement dans le XI[e] arrondissement, mais dans tout Paris.

Les Héroïnes du Jour
DEUX FERMIÈRES SOISSONNAISES

Une liste d'honneur

L'opinion de M. Ferdinand Buisson, que l'on vient de lire, cette reconnaissance du mérite des femmes, c'est, chacun l'a pu voir depuis trois mois, l'unanime opinion exprimée par la presse française, c'est la voix même de l'opinion publique. Pour la première fois, peut-être, depuis que des hommes écrivent et parlent des femmes, ils en écrivent et parlent avec un pareil accord; ils les louaient naguère ou les dénigraient avec excès, selon l'heure, et toujours, au fond, les méprisaient un peu. Pour la première fois, sonne en leurs paroles la note profonde de l'estime. De ci de là, si quelques critiques pointent, on distingue clairement qu'elles s'adressent à une femme ou à quelques femmes, mais non plus à « la » femme.

C'est que jamais peut-être comme aujourd'hui, tous les hommes d'une nation n'avaient pu voir toutes les femmes de la nation auprès d'eux, en face du même devoir, appelées au même effort, supportant la même épreuve. Pour elles et pour eux, la manière de l'effort est différente. N'importe!

C'est le bien commun auquel chacun se sacrifie. Et l'homme apprécie d'autant mieux le sacrifice de sa compagne que ce qu'elle donne de plus cher à la patrie, c'est lui, qu'elle l'offre avec décision, mais non sans lui dévouer ardemment sa pensée et ses soins. Il découvre à la fois toute la force et la tendresse de la femme en la voyant accepter de le perdre, mais s'efforcer passionnément de le sauver.

La femme, elle, sent comme jamais le prix de l'homme devenu réellement et pour toutes le « défenseur ». Une jeune mère, l'autre jour, dressait son tout petit enfant à envoyer des baisers aux soldats. Ce geste innocent, dicté au bébé d'un soldat par une épouse de soldat, c'est l'expression de toute l'âme féminine française.

L'âme virile, on la lit dans les yeux des jeunes maris échappés à la mort, et s'émerveillant de retrouver en l'épouse soumise, chérie naguère un peu dédaigneusement, une créature qui, se passant d'eux, a su agir, lutter, parfois héroïquement, une personnalité qui s'est affirmée, « quelqu'un » enfin, dont ils deviennent fiers plus que d'eux-mêmes.

Les journaux, certes, notent chaque jour des traits qui manifestent la valeur féminine. Nous pensons pourtant que *La Française* peut et doit signaler cette valeur d'une façon plus ample et plus frappante en réunissant les citations déjà faites, mais surtout en révélant les mérites qui se cachent et qui ne sont souvent pas les moins éclatants.

Des femmes sont mortes au champ d'honneur et ont reçu, par des ordres du jour, des croix ou des médailles, la récompense des braves. D'autres, en foule, plus ou moins près du champ de bataille, disputent à la mort, à la souffrance, à la misère toutes les victimes de la guerre! Pour la plupart, on les connaît ou on les connaîtra, car leur œuvre est publique et nous ne les négligerons point. Il nous sera permis aujourd'hui pour commencer la liste d'honneur et, par la suite, aussi souvent que nous le pourrons, de mettre en lumière de simples héroïsmes de femmes au foyer, des héroïsmes si simples qu'ils s'ignorent et qu'ils seront surpris, un peu fâchés, sans doute, de se voir célébrer.

Donc, voici notre histoire.

A l'approche de l'ennemi

Le Soissonnais, une des plus riches régions agricoles de France, est exploité principalement par une race de grands bourgeois terriens aux familles nombreuses, presque toutes apparentées entre elles, où les fils suivent les pères dans le métier, dont les belles filles au teint clair, élevées avec raffinement, épousent de jeunes agronomes, déjà établis ou qui viennent s'établir dans le pays.

M. F..., maire de B..., dirige une des plus vastes exploitations de la Marne. Ses deux filles aînées sont mariées, l'une à 4 kilomètres, l'autre à 14 kilomètres de la ferme paternelle. Ce sont des fermières, évidemment, mais ce sont « des dames », et, jusqu'ici, déjà mères chacune de deux bébés, leur rôle, dans l'entreprise agricole de leurs maris, restait fort secondaire.

La guerre appelle les maris en pleine saison de travail; leurs aides éprouvés, leurs domestiques partent de même. Les jeunes femmes restent seules en face de difficultés exceptionnelles. Elles prennent le gouvernement et dirigent les récoltes. Tout va bien.

Mais voici le communiqué du 29 août. Les ennemis sont en France et marchent vers Paris. Toutes les fermes de la région, celles même dont les chefs n'étaient point absents, se vident. Toutes, sauf trois.

Pas une minute M. F... ne songea à déserter son poste de maître de la terre et de maire du village. Et aucune supplication ne peut décider les jeunes femmes à quitter leur garde du foyer. Elles ont pris leurs bébés et les ont portés à leur mère qu'entourent encore ses quatre plus jeunes filles. Elles ont organisé et pressé son départ. La mère résistait. N'était-ce pas à elles d'emmener leurs petits et leurs sœurs. Et l'une des jeunes mamans eut ce mot magnifique : « *Non, c'est à toi de te dévouer; il faut que chacun fasse des sacrifices.* »

L'invasion

La mère, qui avait déjà donné son seul fils à l'armée, fit le sacrifice de conduire à l'abri les aimés trop fragiles. Pendant vingt-cinq jours, elle allait être sans nouvelles de son mari et de ses filles. Que se passait-il dans les terres envahies? Un des jeunes maris, frappé à la tête d'un éclat d'obus, traînait partout sa blessure à la recherche de nouvelles de son foyer. A la fin, l'ennemi ayant reculé, il put écrire au chef de gare le plus voisin de sa maison. Un officier qui passait par là accepta de se charger de la lettre. Il trouva la ferme en ordre et la fermière paisible, hébergeant d'autres officiers français. Elle n'avait point bougé; les Allemands étaient passés, vainqueurs, râflant récoltes, voitures, chevaux et toutes les conserves, toutes les confitures de la ménagère, mais sans cantonner à la ferme, ni sans la dévaster comme ils firent pour toutes celles qu'ils trouvèrent vides aux environs. Elle n'avait eu qu'un jour un officier allemand pour hôte. Il fut charmant. Il s'étonna beaucoup qu'elle le fît servir seul, au lieu de se mettre à table en face de lui. Il disait : « Evidemment, vous souffrez de la guerre, vous ne la vouliez pas; mais nous non plus, c'est la faute de la Russie. » Il était poli, poli. Tout de même, la jeune femme fit coucher sa jeune bonne, tout le personnel qui lui restait, dans sa chambre et se barricada. Ce fut une précaution superflue. Ce capitaine réserviste, qui avait laissé chez lui femme et enfants, n'était pas un misérable. Le lendemain, au départ, il la remercia en belles phrases de son hospitalité. Il lui tendit la main; elle refusa la scène. Et il s'en fut de plus en plus étonné. Quelques jours après les Allemands, vaincus, repassaient par le village et débarrassaient la ferme de ce qu'ils avaient pu oublier d'utile à leurs besoins. Un soldat pourtant cria : « Nous allons à Paris ». Depuis, les

troupes françaises occupèrent le pays et la ferme abrita chaque jour plusieurs de leurs chefs. L'officier porteur de la lettre du mari était si ému que la jeune femme dit aujourd'hui en riant : « Il avait l'air aussi heureux que moi de la joie qu'il m'apportait ». Mais n'était-il pas aussi ému d'autre chose? Comme tous ceux qui approchent d'elle maintenant et savent, n'était-il point remué par l'admiration d'un si modeste, d'un si parfait courage?

Sur la défensive

Et l'autre fermière? Celle-ci est l'aînée. Elle a bien vingt huit ans. Sa maison est isolée sur un plateau, à 14 kilomètres de la demeure paternelle. C'est cette vieille demeure mérovingienne appelée la Tour de Paissy que M. Hanoteaux décrivait ces jours-ci dans le *Figaro*. Le sort lui fut moins clément. Les envahisseurs pourtant, chez elle non plus, ne stationnèrent point; ils se bornèrent à des réquisitions radicales. Mme G... eut la joie de les voir bientôt en fuite, dévalant sur les pentes dans la vallée de l'Aisne. Ils s'établirent de l'autre côté. Les troupes françaises occupèrent la ferme; une ambulance y fut installée et aussi un poste de télégraphie sans fil. Les ennemis, que leurs espions dans cette région renseignent avec une miraculeuse rapidité, connurent aussitôt l'existence du poste; et les Français, bien renseignés aussi, surent qu'ils le savaient. On déménagea l'ambulance. Mme G... restait toujours chez elle. Les obus allemands arrivèrent par dessus la rivière. Les soldats morts jonchaient la cour. Les bêtes blessées hurlaient dans les étables, les toits crevaient, les murs croulaient. Cela dura tout un jour. A la nuit, la fermière se décida à partir, emmenant ce qui lui restait de bétail. Elle se réfugia dans des grottes au bas de la colline, près du village où elle possédait une autre petite ferme. Pendant douze jours, elle y vécut avec le souci du fourrage à chercher sous les obus pour ne pas laisser les animaux mourir de faim. Enfin, elle vit venir des zouaves que son père avait pu lui faire envoyer et qui la conduisirent à B..., près de lui.

Là, comme sa sœur, elle continua sa tâche en prenant sa part du fardeau sous lequel M. F... commençait à se sentir écrasé.

Les Allemands avaient été moins discrets chez lui que chez ses filles. Le premier soir de l'invasion, ils arrivèrent 300 et aussitôt s'installèrent et se firent servir avec une impeccable connaissance du domaine et du logis dont ils avaient le plan. On sut bientôt d'où ils tenaient leur science. Impudemment, un soldat interpellait la cuisinière : « Eh bien! vous ne me reconnaissez pas; c'est moi Alexandre! »

C'était lui, l'espion, un Luxembourgeois, qui avait plusieurs mois, peu avant, fait partie du personnel de la ferme. Tout le temps de leur double passage, les Allemands mirent largement à profit l'hospitalité du vaste domaine et du beau logis. Et quand ils furent partis, M. F... reçut de non moins nombreux Français. Angoissé pour ses filles, harcelé pâr les soucis de sa magistrature, dans un pays où tout le monde a recours à lui, débordé par son train de maison, si j'ose dire, il sentait douloureusement l'absence de l'épouse vaillante qui, au loin, gardait les jeunes de la couvée. La jeune femme le seconda jusqu'au jour où un échange put se faire et où, libérée de son devoir envers son foyer détruit, elle put remplacer sa mère auprès de ses enfants.

Ne pensez-vous pas que si, sur leurs 7 enfants, M. et Mme F... n'ont donné qu'un soldat à la France, ils n'ont pas moins, en élevant de telles filles, bien mérité de la patrie. Et ne serait-il pas juste que, sur les ordres du jour consacrés aux mérites civils, que le Ministère de la Guerre vient d'inaugurer, figurent les noms de M. F..., de Mme G... et de Mme M...

En demeurant à leur poste, en gardant leurs maisons ouvertes et organisées, c'est un service national qu'ils ont de toutes façons accompli. La préservation relative de leurs biens épargne à l'Etat des charges, et permet une prompte reprise des cultures. Mais, surtout, leur présence a gardé de la panique les populations rurales de la région. Et les officiers de l'armée française, leurs hôtes, leur ont dû, ils n'ont cessé de le proclamer, le réconfort, la douceur de trouver un foyer semblable à celui qu'ils avaient quitté, d'y goûter, entre les combats, la détente d'une vie pareille à leur vie normale. L'un d'eux, tandis que le canon grondait, prenait à l'aquarelle des croquis du délicieux paysage. Et le soir, entre la musique et le bridge, ils pouvaient un instant oublier la terrible guerre et se croire des invités en villégiature.

EN PAYS ALLIÉS

La Mobilisation des Anglaises

Comme en France, devant le péril national, tous les dissentiments intérieurs ont fait place à une commune entente, et les suffragistes, sans renoncer à leur but, et tout en maintenant fermement leur drapeau, ont pensé qu'elles ne pouvaient mieux servir leur cause qu'en montrant de quoi les femmes sont capables aux heures critiques. Un grand nombre de groupements se sont formés pour utiliser les diverses aptitudes féminines, parmi lesquels les suivants :

Le *Women's Emergency Corps*, qui recueille toutes les activités inemployées, enregistra en quatre jours deux millle signatures de femmes de conditions et de capacités très variées : les unes s'offraient à « chauffer » les autos, les autres à conduire ou soigner des chevaux, à diriger des crèches, des jardins d'enfants, à faire la cuisine, à servir d'interprètes en deux, trois, jusqu'à onze langues! etc.

L'*Union Nationale des Sociétés suffragistes*, elle, mobilisait 50.000 femmes, surtout pour le service des ambulances et les garderies d'enfants. Deux doctoresses suffragistes ont eu séparément des aventures sensationnelles, qu'elles ont racontées l'une dans le *Votes for Wormen* (organe de la nouvelle Société des Suffragistes unies), et l'autre dans le *Common Cause*.

L'*Alliance Internationale* se spécialisait dans l'aide aux femmes et jeunes filles étrangères habitant Londres. Elle était secondée dans cette tâche par l'*Association chrétienne des jeunes filles*.

Les suffragettes qui se trouvaient en prison au début de la guerre ont été mises en liberté, sans qu'on exige d'elles, comme des autres prisonniers, la promesse de non récidive. Un quotidien, le *Daily Herald*, faisait remarquer que cette mesure était d'autant plus juste, que dès le début de la guerre on avait fait appel aux femmes pour le travail de « reconstruction ». « C'est aux femmes qu'il appartient de ramener les blessés à la vie et à la force, de préserver de la ruine le foyer abandonné... Leur rôle ne consiste pas seulement à attendre; une sphère importante d'activité intellectuelle leur est assignée.

Demander l'aide des femmes, en une période de crise nationale, prouve deux choses : d'abord, que nous les reconnaissons comme faisant partie de la nation, d'autre part que leur aide a une valeur. »

EN PAYS NEUTRES

Lettre d'une sénateur américaine

Mme Hélène Ring Robinson, sénateur de l'Etat du Colorado, a adressé à l'Union Nationale des Sociétés anglaises pour le suffrage, la lettre suivante :

« Je vous envoie ces lignes pour vous dire combien est générale ici, au Colorado, la sympathie pour l'Angleterre et ses alliés.

« Je ne vois ici personne qui sympathise avec le militarisme allemand, si ce n'est quelques hommes d'origine allemande.

« Personnellement, je suis opposée à la guerre comme étant une chose maudite. Mais si jamais il y eut une guerre juste, je crois que c'est celle que l'Angleterre fait actuellement. Puisse-t-elle se terminer par la victoire!

« Nous, suffragistes américaines, nous suivons avec intérêt les travaux actuels de votre Union, et nous ne pouvons nous défendre de penser que lorsque ce terrible conflit aura pris fin, la pensée féminine, le principe féministe auront plus d'importance que jamais auparavant, dans l'histoire du monde.

« Dieu garde l'Angleterre et bénisse l'œuvre de l'Union. »

Aperçu général

Dans tous les pays neutres en armes, la mobilisation générale oblige les femmes à se mettre à bien des travaux ordinairement effectués par les hommes. Elles s'en acquittent partout fort bien. Il y a aussi partout, notamment en Hollande, un grand nombre d'œuvres et de sociétés centralisatrices des bonnes volontés.

En Suisse, il paraît que des femmes ont demandé à accompagner leurs maris à l'armée comme volontaires, quelques-unes étant très habiles au tir.

A. B.

L'ŒUVRE DE SECOURS PUBLIQUE ET PRIVÉE
A PARIS ET EN PROVINCE

Pour le Perfectionnement de l'Assistance

En annonçant que nous servirons ici toutes les œuvres, permanentes ou temporaires, qui rivalisent actuellement d'activité contre toutes les misères, nous n'avons pas l'intention de dresser simplement une liste plus ou moins explicative, plus ou moins élogieuse et plus ou moins approximative. Nous nous proposons véritablement, par un effort constant, de servir les œuvres, en appelant à elles les concours efficaces, mais aussi en facilitant de notre mieux leurs rapports avec leurs bénéficiaires, et par conséquent en contribuant à augmenter leur efficacité.

Nul n'ignore à quels tourments, à quelles déceptions se vouent trop souvent les apôtres, créateurs ou directeurs d'œuvres; et nul n'ignore que, de l'autre côté, ceux qui s'adressent aux œuvres se plaignent souvent de bien des déceptions.

Rien n'est plus difficile à réaliser que l'intention de faire le bien.

La principale et presque l'unique cause pour laquelle tant de beaux efforts ne donnent trop souvent que des résultats incertains c'est que, la plupart du temps, le malentendu règne entre ceux qui aident et ceux que l'on aide.

L'Assistance publique, aussi bien que l'Assistance privée, n'est point encore parvenue à faire connaître exactement aux intéressés ce qu'ils peuvent attendre d'elle, comment et où ils peuvent l'obtenir. De plus, pour l'une comme pour l'autre, il arrive que, en pratique, des modifications graves et restrictives sont apportées aux promesses annoncées. Les lois d'assistance fixent un maximum que, dans le fait, et pour des raisons quelquefois très justifiées, les administrations réduisent couramment. Et, quant aux formalités à remplir, quant aux lieux où s'adresser, rien n'est plus triste pour ceux qui ont pu le constater, que l'abrutissement, la détresse, parfois la révolte des malheureux perdus dans un maquis de paperasses et de bureaux, ne comprenant rien à ce que, d'ailleurs, on ne leur explique guère, ignorant ce qu'ils peuvent attendre et même le caractère du secours qu'ils reçoivent.

Est-ce la faute des fonctionnaires, de tout le personnel d'administration qui sert d'intermédiaire entre les pouvoirs qui assistent et les assistés?

En général et en principe, non. Et il faut les plaindre. Vis-à-vis du public ils ont toutes les responsabilités. En réalité, eux aussi sont surmenés par leurs « clients » et parfois, non sans cause, irrités contre eux. On ne saurait imaginer dans quelles complications, il faut presque toujours démêler les cas à résoudre et combien il est impossible de ne jamais s'y tromper et même de suivre chacun avec une attention patiente et minutieuse. Ils sont trop. Et fatalement il faut les examiner vite. Et fatalement on peut confondre les mauvais et les bons.

Est-ce donc la faute des administrations? On ne peut pas répondre non, car malgré les miracles réalisés par elles, malgré des mérites immenses, elles comportent encore des lacunes, ou des malfaçons si je peux dire, souvent petites et qui sont l'occasion des malentendus dont nous parlons. L'heure n'est certainement pas aux grandes réformes; mais précisément parce qu'elle rend plus intensif le fonctionnement des services d'assistance, elle permet de mieux constater ce qui manque. Certaines corrections nécessaires seront seulement notées pour l'avenir; d'autres minimes et de grande portée pourraient être dès maintenant entreprises.

***

Les œuvres privées ne rencontrent pas moins de difficultés causées généralement par leur multiplicité; le cercle restreint où chacune est bien connue, les différences qui existent quelquefois entre le programme qu'elles se sont tracé et qu'elles ont publié et ce qu'elles ont pu exécuter de ce programme. Nous nous ferons une joie de rendre justice aux magnifiques efforts qu'elles représentent, à tout le bien qu'elles réalisent; et s'il nous arrive de risquer quelques objections, nous sommes très sûrs que, dans l'esprit où nous le ferons, personne n'y pourra voir autre chose qu'une marque d'estime envers leur caractère et de confiance dans leur faculté de progrès.

***

Un très grand pas vers le perfectionnement dans l'assistance vient déjà de se faire.

Les circonstances présentes ont provoqué des tentatives précieuses, dont la plupart des fondateurs d'œuvre préconisaient depuis longtemps le principe. De premières réalisations avaient été tentées. Nous voulons parler d'une centralisation des œuvres qui déjà s'était formée dans quelques arrondissements. Sous des façons diverses, ce principe de centralisation a pris, depuis la guerre, une application développée dont les heureux résultats se font sentir. Et ils ont dès maintenant démontré que tout ce qui est nécessaire au perfectionnement de l'assistance en peut sortir. Nous nous appliquerons donc principalement à signaler ici les manifestations de ce principe et ses effets après avoir signalé les grands efforts nationaux accomplis pour l'œuvre de secours; nous dirons comment, dans les arrondissements de Paris, et comment aussi dans nos villes de province, s'est créée une miraculeuse entente qui réduit au minimum les difficultés et les défauts de l'assistance dans des circonstances où elles auraient pu être si graves. Nous détaillerons de notre mieux les efforts particuliers qui ont contribué à ce résultat. Et nous tirerons des conclusions de cet examen.

Sous la présente rubrique, nous donnerons chaque semaine un petit article d'observation et l'exposé d'une œuvre ou d'un ensemble d'œuvres.

Chronique des Œuvres et Institutions

Nous publierons dans cette rubrique les communiqués que les œuvres nous feront parvenir au plus tard le mardi.

Le Secours National.

Nous ne voulons pas que ce numéro inaugure une série de *La Française* sans mentionner le si noble rapprochement qui a réuni sous ce titre, quelques-unes de nos plus grandes figures nationales représentatives des pensées les plus diverses et d'ordinaire les plus opposées. Leur union leur a permis de constituer une véritable force financière dont les bienfaits se répandent sur toute l'organisation pratique des secours dans tout le pays. Nous donnerons plus tard des renseignements utiles sur les conditions dans lesquelles le Secours National accorde son aide aux personnes ou aux œuvres.

L'Office central d'Assistance infantile et maternelle.

Nous aurons à parler longuement de cette féconde initiative et à y revenir souvent. C'est une de celles qui auront le plus contribué au mouvement de centralisation dont nous parlons plus haut. Elle émane de la *Ligue contre la mortalité infantile* et a pour créateur et pour directeur assidu et actif, le président de la Ligue, M. le sénateur Paul Strauss. La secrétaire de la Ligue, Mme Cardanne, secrétaire générale aussi de l'Office Central d'Assistance infantile et maternelle, lui consacre une compétence et un dévouement qui ont ailleurs fait déjà si largement leurs preuves.

L'Aide Morale.

Il faut annoncer, sans tarder, cette création qui vient à son heure.

Ceux qui restent n'ont pas seulement besoin de pain.

Dans le but de donner à ceux qui souffrent moralement un réconfort et des sympathies, l'œuvre *L'Aide Morale*, fondée par Mme Moll-Weiss, organise le dimanche, dans toutes les mairies de Paris (et le mouvement pourra s'étendre à toute la France), des réunions gratuites où des lettrés liront et commenteront quelques pages de nos meilleurs auteurs; d'excellents artistes y diront de beaux vers, ou feront entendre des chants patriotiques ou classiques; enfin dans une causerie très simple, des savants traiteront des questions d'ordre pratique qui préoccupent actuellement les esprits.

L'œuvre accepte les dons, afin de pouvoir subvenir aux frais de salle et aux cachets des artistes.

Présidents d'honneur : MM. Appell, Ferd. Buisson, Lavisse, Dr Roux. Parmi les membres du Comité, citons : Mme Campana, de la Société des gens de lettres; Mme Gevin-Cassal, inspectrice générale de l'Assistance publique; Mlle Kuss et Mlle Veunin, directrices des lycées Fénelon et Victor-Hugo.

Œuvres féministes : L'Union Française pour le Suffrage des femmes.

Certains de nos confrères ont voulu voir dans le fait que, depuis la guerre, le féminisme s'est tu, la preuve qu'il était mort. C'est seulement la preuve que les féministes ont négligé de répandre dans la presse l'annonce de leurs actions à une heure où personne ne pouvait encore se glorifier que de son bon vouloir. Tout travail collectif était difficile et d'ailleurs certaines œuvres ont pensé qu'il y avait mieux à faire.

Dès la première heure les membres de l'U. F. S. F. se sont mises à la disposition des autorités qui prenaient en mains l'organisation des secours. Sa présidente, Mme de Witt-Schlumberger, dont les cinq fils et le gendre sont à l'armée, faisait son devoir dans son domaine familial du Val Richer en Calvados où, depuis trois mois, elle reçoit des blessés convalescents, hospitalise des réfugiés, réconforte toute la population. Dès la première heure, elle invitait, par une circulaire, tous les membres de l'Union à agir. Depuis, elle les a engagés à travailler pour le trousseau du soldat : en leur fournissant au besoin elle-même les matériaux nécessaires. Déjà de très nombreux objets portant en guise de marque de magasin le cachet de l'Union, sont allés dire aux soldats la sollicitude et les vœux des suffragistes françaises. Une des vice-présidentes, Mme Le Verrier, reçoit tous les objets qui lui sont envoyés et les expédie sur le front. L'autre vice-présidente et la secrétaire générale ont été, dès le 3 août, agréées comme volontaires pour un service régulier par le maire de leur arrondissement.

Nous continuerons à dire ici à quelles tâches se sont vouées à Paris et en province, les membres de l'Union.

Communiqué. — Mme Brunschvicg, secrétaire générale de l'U. F. S. F., s'est trouvée empêchée quelque temps par la naissance d'un fils, d'entretenir ses rapports avec les membres de l'Union. Elle reprend, dès maintenant son rôle actif dans l'œuvre patriotique.

Notes pour la Confection du Trousseau du Soldat

Les officiers actuellement demandent surtout :

Des chaussettes, de larges et longs cache-nez pouvant couvrir la tête, les passe-montagnes offrant beaucoup d'inconvénients; et de longues manchettes.

Mme Jeanne Girard, inspectrice des écoles maternelles, conseille de faire des manchettes avec une ouverture sur le côté, près d'une des extrémités, qui permette de passer le pouce, la manchette étant tirée sur la main et servant ainsi de mitaine très commode.

De Mme Girard aussi, nous tenons un modèle de gilet dont la confection est d'une facilité exemplaire. On tricote deux bandes ayant pour longueur 2 fois la hauteur du gilet, et pour largeur la moitié de la largeur du gilet. On les coud ensemble sur une de leurs extrémités, pour former la hauteur du dos. On replie ce qui reste non relié sur le dos ainsi formé; on coud ensemble sur les deux côtés, en laissant une emmanchure. C'est fait. Pas de manches. La manchette ci-dessus en tient lieu avantageusement.

ON NOUS OFFRE

— Au prix très réduit de 30 fr. par mois. Gratuitement une chambre meublée avec salle de bains.

— A prix très réduit, pour 30 francs par mois au lieu de 50, cinq places dans un excellent pensionnat de Vienne (Isère) pour des fillettes d'environ dix ans. Les fillettes pourraient être pourvues de vêtements par les soins du pensionnat.

— A prix très réduit, 200 francs par mois très joli appartement bien situé, Neuilly-sur-Seine : 2 ch., salon, salle à manger, etc. S'adresser Mme Bussard, 97, rue Denfert-Rochereau.

A nos Abonnés
A nos Lecteurs

Nous faisons le grand effort de redonner vie à notre journal, en ce moment où pour les êtres et pour les choses il est si difficile de vivre. Nous estimons que là est notre devoir, et que jamais la tâche de *La Française* ne fut plus utile et plus haute.

Un certain nombre de nos abonnés, hélas! sont séparés de nous, par l'occupation allemande de la région où ils habitent. Nous espérons fermement que l'appui de tous les autres ne nous manquera point, et qu'ils nous aideront de tous leurs moyens à maintenir vivant et fort le lien que notre journal forme entre l'élite morale de notre pays.

Et il n'est certainement pas sans intérêt pour eux de savoir que la réapparition régulière du journal rendra leur gagne-pain à des femmes typographes qui chômaient.

Nous les invitons tous à nous adresser les communications qu'ils jugeront intéressantes. Nous comptons principalement que, par eux, *La Française* sera renseignée sur l'action de la province, en ces jours où il n'est pas le plus petit coin de France qui ne participe au mouvement général.

Nous prions instamment ceux dont l'abonnement est échu ou échoit prochainement, de vouloir bien nous en envoyer le montant en mandat-carte ou mandat-poste, afin de nous éviter les frais de recouvrement.

Nous leur demandons à tous de travailler à la diffusion du journal, en trouvant autour d'eux des abonnements et des personnes qui voudraient se charger de le vendre au numéro dans la rue, dans les œuvres ou dans les réunions. Dans ce dernier cas, des conditions de prix toutes particulières seront faites, afin que le numéro puisse se vendre 5 centimes, tout en laissant aux vendeurs ou aux vendeuses une rémunération convenable.

Enfin, nous nous excusons de réduire momentanément le format du journal. Il dépendra de ses amis qu'il retrouve rapidement ses proportions habituelles.

Pour la Vente de "La Française"

Les femmes sans travail qui voudraient vendre *La Française* dans les rues, dans le Metro, aux stations de tramways dans les réunions ou les œuvres, trouveront des numéros aux adresses suivantes :

A l'imprimerie Tournon, 257, rue Saint-Honoré;

A *La Française*, 17, rue de l'Annonciation, Passy.

Les numéros leur seront vendus à raison de 2 fr. 50 le cent et repris s'ils ne se vendent pas au même prix.

Le numéro devra être vendu au public 5 centimes pendant la durée de la guerre.

Ne consommez que du
Café Corcellet
un peu plus cher
combien meilleur!!
18, Avenue de l'Opéra
EXPÉDITIONS PROVINCE-ÉTRANGER

Expérience d'une Apprentie-Infirmière

(Résumé d'un cours à l'Ecole d'Ambulancières du Dr Bérillon)

Un grand nombre de Françaises font en ces jours leur apprentissage de la vie militaire. Cela ne sera inutile ni à elles, qui y acquerront des qualités souvent mal développées chez les femmes — sang-froid, discipline, empire sur soi —, ni peut-être à la vie militaire, où leur passage peut contribuer à apporter quelques menues améliorations pratiques.

Je viens de passer, comme aide infirmière, cinq semaines dans un hôpital temporaire d'une ville de province. Je me propose de raconter ici simplement ce que j'ai vu, fait et pensé, espérant que ce récit aura un certain intérêt, et, mieux, une certaine utilité.

Description générale.

L'aménagement d'une école en vue de sa transformation en ambulance est une opération assez compliquée. Il suffira de savoir qu'en peu de temps cette métamorphose s'était accomplie et, en somme, aussi bien que possible. Les légers défauts que nous pûmes constater dans la pratique, venaient de la première destination de l'établissement, ce qui n'était la faute de personne; et aussi, peut-être, de ce que des femmes n'avaient pu participer à cette installation, l'intelligence féminine étant jusqu'ici bannie de l'administration militaire. Mais il eût été difficile de trouver dans un autre hôpital des salles mieux aérées, une désinfection plus régulière, des médecins plus habiles, un personnel plus dévoué. Aussi les résultats sont excellents. La plupart des malades qu'il m'a été donné d'observer sont aujourd'hui guéris ou en voie de guérison.

L'hôpital n'était pas destiné d'abord aux opérations graves; mais quand la ville se trouva comprise dans la zône des armées, on nous envoya des blessés près directement sur le champ de bataille. Ce fut alors ce que nous appelons « la grande semaine »; tout le monde, médecins, infirmiers, infirmières, pharmacien, administrateur, et jusqu'aux cuisiniers, fut sur les dents. Les majors étaient occupés tout le jour et très avant dans la nuit, à opérer sans relâche des cas d'urgence; les infirmiers faisaient la navette entre les salles de malades et la salle d'opération, portant les brancards, et quant aux infirmières, elles durent assister en un seul jour quatre agonisants, et même, hélas! faire entrer dans leur emploi du temps la course au cimetière, afin que les pauvres petits héros obscurs ne s'en allassent point seuls à leur dernière demeure. L'odeur du chloroforme, exhalée par tant de respirations, était tellement répandue dans toute la maison, malgré l'aération, que plusieurs d'entre nous en furent sérieusement incommodées.

La victoire de la Marne eut entre autres effets heureux, celui de rendre notre hôpital à sa mission première, qui était de garder les malades jusqu'à la convalescence, au lieu de les évacuer après une rapide intervention.

Qualités requises pour être infirmière.

Dans les hôpitaux militaires de Paris, et je vois dans toutes les ambulances de la Croix Rouge, on exige maintenant un diplôme d'infirmière ou un stage. Cette mesure a pour but d'éviter l'encombrement par des personnes de bonne volonté, mais maladroites, et par les « faiseuses d'embarras ». Il y a aussi une question de santé : Qu'est-assurément pas sage d'offrir ses services dans un hôpital de blessés, si l'on ne peut supporter la vue du sang ou l'odeur d'une plaie sans se trouver mal. Mais, à tous ces points de vue, je ne crois pas beaucoup à la sélection par le diplôme; et il ne faut avoir ni trop de défiance de soi-même, ni une confiance en soi exagérée. On s'aguerrit vite. — le mot est de circonstance, — et on arrive en peu de jours à supporter ce qui d'abord paraissait insoutenable; mais, d'autre part, j'ai vu des infirmières très capables et éprouvées, obligées de céder leur fonction à d'autres qu'elles dédaignaient un peu à cause de leurs moindres connaissances techniques, mais qui avaient trouvé dans leur force morale la supériorité qui leur manquait en science professionnelle.

Et le conseil qu'il faut donner à celles qui désirent servir dans un hôpital, c'est de se tenir prête à tout. Si l'on a le désir sincère d'être utile, et si l'on abandonne tout autre but que celui là, il ne faut pas se borner à la fonction précise qui plaît, ou à laquelle on se sent apte; il faut ne reculer devant rien, ne se laisser rebuter par la vulgarité d'aucun ouvrage; d'ailleurs, j'estime que nul travail n'est vulgaire et avilissant quand il contribue à soulager la souffrance, et même plus il est pénible ou répugnant, plus il est digne de vous, puisqu'il faut alors une âme plus haute pour l'accomplir.

Dans les hôpitaux militaires, il y a des infirmiers qui sont chargés des gros ouvrages. Le rôle des femmes consiste — en dehors des pansements qui demandent des connaissances spéciales et beaucoup de pratique —, à laver les malades, les habiller, leur distribuer leurs repas, quelquefois les aider à manger quand ils ne peuvent le faire seuls. C'était nous aussi qui prenions les températures et faisions les lits, puis, ayant remarqué une certaine négligence dans la vaisselle, nous avions décidé de la surveiller par roulement, quelques-unes la faisaient elles-mêmes. Enfin, la proposition de veiller, faite dès le premier jour, avait été repoussée assez brusquement par le docteur; ce fut lui-même cependant qui, à la suite d'un oubli de la part d'un infirmier, pria les dames auxiliaires de passer les nuits, ce que trois ou quatre d'entre elles firent à tour de rôle avec une admirable vaillance.

Si l'on excepte les pansements toutes ces opérations n'exigent aucune science technique; elles sont à la portée de chacune, ne nécessitant que du courage de la force d'âme et de la simplicité. Et la sélection se fait d'elle-même. Celles qui ne viennent que pour « étaler » leur dévouement ou leur costume blanc, disparaissent dans les moments critiques, et il ne reste que les utiles.

Nous eûmes pendant la « grande semaine » un blessé amputé des deux jambes, et dont la plaie gangreneuse répandait une odeur horrible qui avait envahi une partie de la maison. Une jeune fille de vingt ans, sans diplôme d'infirmière, sans expérience spéciale, s'installa à son chevet, lui donnant une potion toutes les dix minutes, essuyant constamment ses lèvres où perlait le chloroforme, ne le quittant que pour veiller sur le sort des autres, et cela le lendemain d'un jour où elle avait assisté à quatre agonies, et vu la mort pour la première fois.

J'aurai l'occasion, au cours de ces notes, de citer plus d'un de ces traits d'héroïsme féminin qui peuvent, semble-t-il, se ranger à côté de ceux de nos soldats. La conclusion que je me permets de tirer de celui-ci, c'est que les seules qualités qu'on devrait exiger d'une aide infirmière, ce sont des qualités morales, et on les reconnaît à l'usage. Un bon moyen de les éprouver est suggéré par l'anecdote suivante : L'illustre savant Davy demandait au directeur de l'Institut royal de Londres, s'il devait admettre dans cet établissement un auditeur de son cours qui sollicitait cette faveur. « Certainement, répondit ce sage; faites lui rincer les bouteilles; s'il est bon à quelque chose, il acceptera; et s'il refuse, c'est qu'il n'est bon à rien. » Le solliciteur s'appelait Faraday.

(A suivre.)

Alice Berthet

La gérante : Jane MISME.